

La leçon des *Plouffe*

Léo Bonneville

Number 105, July 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51047ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bonneville, L. (1981). La leçon des *Plouffe*. *Séquences*, (105), 2–3.

La leçon des « Plouffe »

Quand Les Plouffe a été mis en chantier, plusieurs se sont écriés : « Quel gaspillage ! Plus de quatre millions de dollars à dépenser ! On aurait pu réaliser quatre films avec cette somme. D'ailleurs pourquoi ce film ? Remonter à une histoire d'il y a quarante ans. C'est du rétro. » Et patati. Et patata.

Aujourd'hui, quand on connaît le triomphe que remporte ce film sur nos écrans et quand on a vu l'enthousiasme qui a gagné les étrangers (Français et autres), lors du dernier festival de Cannes, il y a de quoi s'interroger sur ce qui fait le succès, j'allais dire inattendu, des Plouffe. Essayons de voir.

D'abord l'argent. Il est de bon ton d'ironiser sur l'argent investi dans le cinéma en pensant que plus on dépense plus on réussira. En fait, le résultat n'est nullement conditionné à la somme d'argent engagée dans un film. Mais, dans certains cas, en considérant les décors, les costumes (surtout s'il s'agit d'un film d'époque), le nombre des acteurs et des figurants, l'emploi de la couleur... et la longueur du film, tout cela appelle des capitaux. Et comme nous sommes en période de récession, tout coûte cher. (Refrain connu.) Il ne faut donc pas être surpris si Les Plouffe a exigé plus de quatre millions de dollars. Ce qu'il faut se demander c'est si le résultat valait la dépense.

Je crois que le public a répondu éloquentement à cette dernière question. Partout où le film a été présenté, il n'a connu que des louanges. De plus, la critique de chez nous, pas toujours tendre pour nos films, y est allé de dithyrambes inusités. Il faut en dire autant des critiques français qui ne tarissent pas d'éloges à l'endroit de Gilles Carle (pourtant vilipendé, l'an dernier, à Cannes, par les mêmes personnes). D'ailleurs les producteurs ont été constamment occupés durant le Festival de Cannes dans des transactions qui ont permis de vendre le film (pour le cinéma et pour la télévision) à la majorité des pays d'Europe ainsi qu'à des pays d'autres continents. C'est donc dire que non seulement les producteurs « vont rentrer dans leur argent » mais que les investisseurs vont en tirer des profits. C'est rassurant.

Il faut préciser que le film a été compris par tous les spectateurs. Le langage de la famille Plouffe n'a aucunement dérouté les auditeurs de langue française. L'accent québécois a donné plus de saveur aux événements. C'est donc dire que nous n'avons pas eu la honte — comme jadis — de voir le film affublé de sous-titres français. Et d'entendre des spectateurs étrangers avouer : « C'est peut-être intéressant, mais on n'y comprend rien. »

Rendons ici hommage à Roger Lemelin qui manie un verbe juste et rend à ses personnages un langage populaire coloré, direct, authentique qui fait le charme de ce parler bien de chez nous. Et un parler dépouillé des jurons, des « sacres » qui ont encombré, ces dernières années, trop de films québécois.

Après tant d'échecs de films de chez nous, dont les scénarios maladroits et souvent minables n'ont donné que des moutures médiocres, ne serait-il pas temps — après le succès éblouissant des Plouffe — de nous tourner vers nos romanciers ? Que de romans québécois mériteraient d'être portés à l'écran. C'est d'ailleurs un phénomène universel. La majorité des films d'aujourd'hui proviennent de livres déjà écrits. Alors pourquoi négligerions-nous cette source vigoureuse ? Ou encore pourquoi ne demanderions-nous pas à nos romanciers d'écrire pour le cinéma, à l'exemple de Réjean Ducharme, qui a tant contribué à la réussite des Bons Débarras ?

Allons plus loin. Posons franchement la question. « Qu'est-ce qui fait courir le monde vers Les Plouffe ? » Ou, si vous voulez, posons la question différemment : « Pourquoi y a-t-il de bons et de mauvais films, alors qu'ils utilisent les mêmes techniques d'enregistrement du réel ? » Odile Larère (dans son livre « L'Imaginaire au cinéma ») répond par l'hypothèse suivante : « La valeur artistique des films (serait) corrélative de leur pouvoir de suggestion imaginaire, et ce pouvoir lui-même, tributaire des effets de multiplication de sens des éléments filmiques. » L'unité de signification filmique est la séquence. Or, quand on examine attentivement le film de Gilles Carle, on se rend compte que chaque séquence apporte sa part d'imagination et que chacune d'elle s'emboîte dans l'autre pour créer un récit cohérent, riche de significations.

On peut conclure que, se donnant à tous et à chacun, Les Plouffe est un film qui, par sa structure, conduit le spectateur à la découverte d'une famille et lui donne le temps de s'intéresser à elle et de vivre intensément ses joies et ses peines. Et cela sans concession banale. C'est du grand cinéma populaire. C'est aussi du grand art.

